Document généré le 25 avr. 2024 03:53

Urgences

L'éclat de l'éphémère

Anne-Marie Clément

Numéro 29, octobre 1990

Éclats d'œuvre

URI : https://id.erudit.org/iderudit/025602ar
DOI : https://doi.org/10.7202/025602ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)
1927-3924 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Clément, A.-M. (1990). L'éclat de l'éphémère. *Urgences*, (29), 48–52. https://doi.org/10.7202/025602ar

Tous droits réservés © Urgences, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

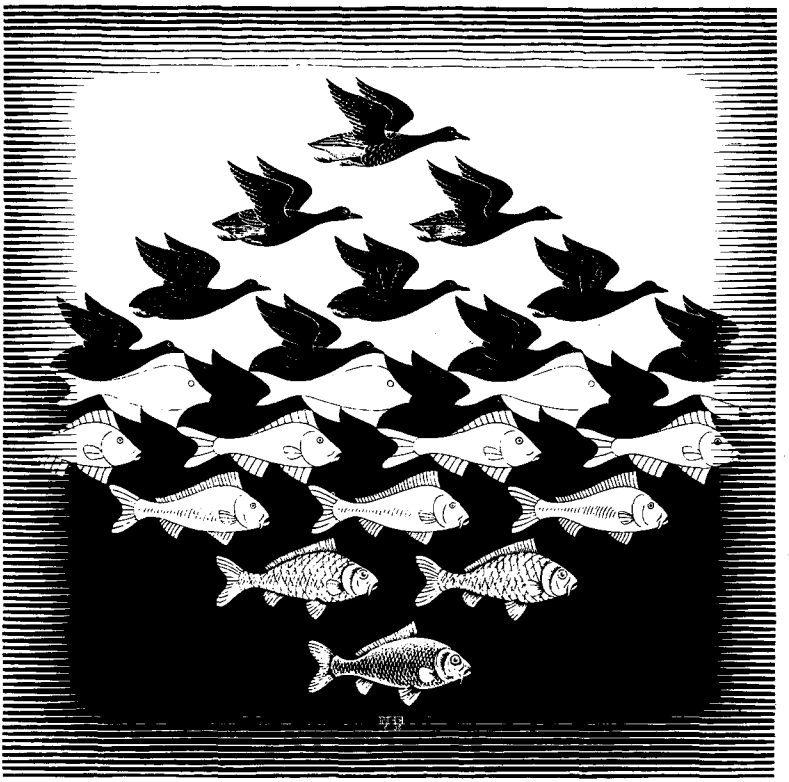
https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'ÉCLAT DE L'ÉPHÉMÈRE



Maurits Cornelis Escher, 1898-1971, *L'air et l'eau* (1938).
Tiré de Bruno Ernst, *Le miroir magique de M.C. Escher*,
Paris, Éditions du Chêne, 1976, p. 28 (les clichés de ce livre appartiennent à la fondation M.C. Escher, Musée municipal de La Haye, Pays-Bas) DR.

L'éclat de l'éphémère

Anne-Marie Clément

> L'écriture fragmentaire propose un découpage différent et par là, trouble la quiétude du texte écrit noir sur blanc; cette insistance à alterner le blanc et le noir fait surgir l'idée d'un texte-damier dont la couleur de la toile de fond hésite entre le blanc de la feuille ou le noir corpus des mots. Même in-quiétude qui surgit de cette gravure qui de prime abord semble montrer une volée d'oiseaux noirs sur fond blanc au-dessus d'un banc de poissons blancs sur fond noir. Mais parce que les intervalles entre les oiseaux imitent les proportions du poisson et que ceux entre les poissons miment l'oiseau, l'attention y est attirée. Cette illusion de présence signale avec force la réalité de l'absence; absence du poisson, de l'oiseau certes, mais aussi absence de liens, puisque la fracture ainsi exhibée compromet la figure englobante de la volée ou du banc. L'intérêt oscille entre ce qui est séparé et ce qui sépare, entre la fraction et la fracture; d'une part le pluriel des oiseaux (des poissons), d'autre part la manifestation de l'absence de liens, la présence de l'absence.

Ce texte ne se veut pas un tour d'horizon; il ne tient pas davantage du texte spécialisé. Il est la résultante d'une réflexion alimentée à même la pratique de l'écriture fragmentaire et à partir de lectures de fragments ou de textes théoriques sur le fragment. Il s'agit d'une démarche qui s'inscrit au singulier et qui tient de l'exploration. L'in-quiétude, le pluriel des oiseaux, la présence de l'absence annoncent l'effraction, la fraction et la fracture.

Il y a dans le fragment une part d'insaisissable qui mine toute tentative de définition, qui en questionne la légitimité. « Les fragments sont au fragment ses définitions » écrivent Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy [1]. Cette image-miroir de la figure plurielle, morcelée, inachevée du fragment, tient davantage de l'énumération; elle sous-entend

---

1 Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, *L'absolu littéraire*, coll. « Poétique », Paris, Seuil, 1979, p. 64.

que l'absence, le manque de définition est nécessaire pour rendre compte du caractère non définitif du fragment. Ginette Michaud discute longuement de cette résistance du fragment à toute définition totalisante[2]. C'est en alimentant les paradoxes et en cumulant ce que le fragment n'est pas, qu'elle s'approche d'une « définition mouvante et relative » :

> Si le fragment ne constitue pas une « forme », s'il n'est pas un objet textuel défini, bien cadré, achevé, c'est qu'il est avant tout un objet problématique, à peine figurable, in-défini, inachevé.

En effet, toute réflexion sur le fragment semble être soumise à la déstabilisation, au « pouvoir d'effraction »[3] du fragment : bris de serrures, de clôtures, de tout ce qui sert à fermer le passage, à enclore un espace. La charpente même des mots est fortement ébranlée, le trait d'union sectionne : il décloisonne la dé-finition, fait éclater le dis-cours et frissonner l'in-quiétude. C'est dire que le fragment possède une dynamique, qu'il est « opération fragmentaire »[4] et qu'en cherchant à tracer le portrait du fragment, c'est celui du fragment à l'œuvre qui émerge.

L'écriture fragmentaire ouvre un nouveau champ d'exploration où il devient possible de dire morceau, pièce, éclat, miette, ruine, fraction ou débris sans que cela n'appelle la totalité, l'unité. La partie se présente sans référence au tout; les fragments ne sont ni les reliques d'une totalité perdue, ni les projets inachevés d'une totalité à venir. Incomplets, disloqués, ils ne sont ni à compléter, ni à relier, ni à circonscrire. Ils sont étrangers à la logique du *teleos*. Mais voilà que leur présence hors de cette sphère constitue une provocation. Elle signifie qu'il y a autre chose que l'achèvement; que la totalité n'englobe pas tout; que, dès lors, l'édification directe de ruines, d'éclats ou de pièces, en dehors de la vision du tout, est possible. Cette menace extérieure, autre effraction du fragment, brise la figure du tout et, par le fait même, donne accès au champ de l'absence de totalité, d'unité. C'est dans ce champ que les fractions et les fractures se juxtaposent.

---

2 Ginette Michaud, *Lire le fragment*, coll. « Brèches », Montréal, Hurtubise HMH, 1989, 320 p.

3 J.-F. Chevrier et C. Maurice, « Entretien avec Philippe Lacoue-Labarthe », *Les cahiers de Fontenay*, Fontenay-aux-Roses, n°s 13-14-15 (n° intitulé *Fragments*), juin 1979, p. 25-30.

4 *Ibid.*

Libérés de toute obligation de progression, d'enchaînement, de finalisation du texte, les fragments exposent leurs multiples singularités, se côtoient sans se confondre: ils sont et demeurent distincts, intacts, provisoires. Ainsi, l'écriture fragmentaire cible la pluralité: attentive à ce qui heurte et fait rupture, à ce qui isole et force à garder la marque du pluriel. Elle est l'écriture de la différence.

Puis, entre les fragments, il y a les fractures. L'écriture s'absente. Ce sont ces lacunes qui décloisonnent le texte, qui en multiplient les voies d'accès. Elles ouvrent « un espace d'envahissement, de circulation ou d'attraction »[5]. L'écriture, langage de la parole absente, inscrit dans le fragmentaire un espace pour cette absence.

Enfin, une dernière effraction à prendre en considération, celle du fragment qui morcelle le temps, qui en désorganise l'écoulement: rejet du déroulement, rejet du début, de la fin. Hors du déroulement, le parcours discontinu de l'écriture fragmentaire brise les liens de descendance, interrompt la lignée. Sans fil conducteur, les notions de début et de fin n'ont plus le même retentissement. Il n'y a plus un début, une fin pour faire écho à l'origine et à la mort mais plutôt une multitude de débuts et de fins qui font taire cette pensée. Cette écriture construit un réseau, va d'un fragment à d'autres fragments, exige un incessant travail d'aiguillage puisqu'il n'y a plus de direction prescrite. Sans le point final, cet aimant géant qui couche les mots dans sa direction, plus rien n'oblige à lire le texte depuis le début. Il n'y a plus de filiation, que des alliances, à l'image du livre-rhizome de Deleuze et Guattari: « Un rhizome ne commence et n'aboutit pas, il est toujours au milieu, entre les choses, inter-être, **intermezzo** »[6]. Roland Barthes assigne au fragment cette même position intermédiaire et par l'**intermezzo**, présente « l'œuvre [qui] n'est faite que de hors-texte », « la suite pure d'interruptions »[7].

L'abolition du début et de la fin, le bris de filiation font de l'écriture fragmentaire privée de coordonnées de temps et

---

5 Pierre Nepveu, *L'écologie du réel*, coll. « Papiers collés », Montréal, Boréal, 1988, p. 82.

6 Gilles Deleuze et Félix Guattari, « Introduction: Rhizome », *Mille plateaux*, coll. « Critique », Paris, Minuit, 1980, p. 9-37.

7 Roland Barthes, *Roland Barthes*, coll. « Écrivains de toujours », Paris, Seuil, 1975, p. 101.

d'espace, une écriture orpheline et nomade, une écriture du dépaysemement, de l'exil:

> Le dépaysement ne signifie pas seulement la perte du pays, mais une manière plus authentique de résider, d'habiter sans habitude; l'exil, c'est l'affirmation d'une nouvelle relation avec le Dehors. Ainsi le poème fragmenté est un poème non pas inaccompli, mais ouvrant un autre mode d'accomplissement, celui qui est en jeu dans l'attente, dans le questionnement ou dans quelque affirmation irréductible à l'unité.[8]

Dans le réseau, la multitude des directions est une invite à l'errance. Une errance sémantiquement double: d'abord s'écarter, s'éloigner de la vérité, direction unique et exacte, déroulement figé. Mais aussi, aller au hasard, se déplacer sans progresser, permuter pour respecter l'image multiforme du pluriel. Par nature, le parcours est voué à l'inachèvement, à la non-fermeture; c'est le parcours infini de ce qui est soumis au mouvement perpétuel, au «frisson de sens»[9], à l'«impossible appropriation du réel [...] un réel infiniment traduisible en autre chose»[10]. Sans arrêt, l'opération fragmentaire perce des jours, ouvre d'autres brèches pour laisser passer le jour. Elle scelle l'éclat de l'éphémère. Le fragment s'écrit sans fin.

---

8 Maurice Blanchot, «Parole de fragment», *L'entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 451-458.
9 Roland Barthes, *op. cit.*, p. 101.
10 Pierre Nepveu, *op. cit.*, p. 164.